

PAUL PERSONNE

ROAD MOVIE



Dans son bus blanc immaculé qui dévore le bitume, Paul Personne est à nouveau sur la route. L'« homme blues » sans doute le plus fulgurant de ce côté-ci du Rio Grande, chevauche à nouveau avec ses guitares, son spleen, son feeling, avec sa compagne choriste et ses musiciens. Sans oublier P'tit Blues, le chien, éternelle mascotte des tournées de Paulo.

Cette fois pourtant, peut-être pour la première fois depuis qu'il a démarré la zique, Personne a voulu prendre son temps et laisser mûrir les chansons d'« Instantanés », son dernier CD publié voici déjà plus de six mois.

Et pour la première fois surtout, pointe à l'horizon un album live de cette « Route 97 », capturé les 1^{er}, 2 et 3 avril à l'Olympia le tout dernier avant l'arrivée des pelleteuses et des marteau-piqueurs.

Enregistré sur le Manor mobile avec le fidèle Ian Taylor aux commandes, ce « Route 97 » de Paul Personne est déjà historique.



ORLÉANS, ZÉNITH, MARDI 24 MARS La bulle de toile et de métal du Zénith vibre du brouhaha habituel de l'avant-gig. Une frénésie tranquille agite les roadies. Il est 18 heures et au catering, pour eux, c'est l'heure de la croûte. Son talkie à la ceinture, Jean-Claude Vandome, le régisseur généralissime, veille au grain. Un tour avec les types de la sécu pour régler les problèmes de passe et on retrouve ce Zébulon quinze secondes plus tard avec Max, l'ingé-lumières.

Sur scène, le poum-tchak de la batterie de Philippe Floris, alias « Tonton », résonne sur le grand vide des gradins bleus.

Vêtu d'un pantalon de cuir noir et d'une liquette noire, comme Gainsbarre ne se séparait jamais de ses jeans bleus, Paulo débarque accompagné de sa grande brune favorite, Miss Gloria en personne. P'tit Blues, les suit sur les talons. Lorsque Paul fait ses concerts, c'est toujours Blues qui se charge de surveiller la loge.

Et justement, notre guitariste pistoléro entre en scène pour sa balance. Chaque soir de gig, Paulo-le-perfectionniste retrouve au sound-check Tonton, Gloria, Christophe Garreau, le bassiste, Olivier Lanneluc, le clavier et le saxo/percus Michel Billes, histoire de « filer » les chansons du set et de re-re-re-revisser ensemble les derniers boudons. Christian, le régisseur scène et Patrick, l'ingénieur retours assurent les ultimes réglages.

Une fois la balance achevée, Paul et les musiciens regagnent leurs backstages. Gloria va avaler son douzième café de la journée. Paulo nous invite à le suivre dans sa loge.

BUZZ : Au moment de la sortie de « Instantanés » ne disais-tu pas que, cette fois, tu ne partirais pas en tournée ?

PAUL PERSONNE : C'est vrai, j'avais d'autres idées en tête. Je ne me voyais pas partir sur la route. Je voulais rentrer en studio l'hiver dernier. Et puis Alain (Lahana, manager de Paulo : NDR) m'a branché :

« Tournée ou pas tournée ? ». Je lui ai dit « Écoute, je n'en sais rien. » Alors, il m'a lancé avec un petit sourire : « Bof, tu as encore tout le temps de réfléchir, mais juste une info pour toi : l'Olympia est encore disponible les 1^{er}, 2 et 3 avril, et ce sont les seuls trois jours consécutifs avant la fermeture. En plus, **il faut se décider maintenant car Bowie est aussi sur le coup et lui est comme un fou de se faire l'Olympia une dernière fois** ».

Alain a vraiment été un enfoiré sur ce coup-là. Puis, il a ajouté, en coup de grâce : « Si tu me dis oui pour l'Olympia, on monte le tour autour de ces dates. Si tu me dis non, on laisse béton et on ne fait pas de tournée. J'ai ruminé tout cela et j'ai fini par le dire : « Bon...allez d'accord ! »

Mais, entre-temps, j'avais vu plein de gens au cours d'une tournée promo en province qui me disaient : « Ah super l'album, Paulo; mais quand est-ce que tu viens le jouer chez nous, dans quelle salle... » Il y avait vraiment un « feedback » vachement positif et je me suis dit : « Bon, vous voulez vraiment me voir sur scène ? » Moi j'ai parfois l'impression de faire chier le monde. Cela ne faisait qu'un an et demi que je n'avais pas tourné, j'avais l'impression qu'ils ne pouvaient décemment pas déjà avoir envie de me voir.

BUZZ : À chaque album tu fais une tournée ?

PP : Ce n'est pas systématique. Mais c'est vrai que, depuis deux ou trois albums, on m'attend au tournant. Album... service promo... tout... c'est le cercle infernal. Souvent, lorsque tu prends la route, ton disque n'est même pas sorti. Au mieux, tu n'as qu'un single dans la nature et les gens savent à peine que tu viens de faire un album. Je m'étais promis que, cette fois, je laisserai du temps au temps. Tu comprends, soit les titres sont joués à la radio et, à ce moment-là, tu sais tout de suite si le public ça le branche ou pas de venir. Soit il ne se passe rien et, dans ce cas, cela n'est même pas la peine de partir en tournée. Manifestement, cette fois, un certain nombre de signes indiquaient que les gens avaient envie de revoir ma tronche. Je me suis dit : « Okay, on y va »; au début pas très convaincu, puis tout doucement l'idée a fait son chemin... Avec quels zicos ? Comment ? Quelle formule ? J'ai essayé de trouver une histoire. Il fallait aussi réarranger les morceaux car certains titres d'« Instantanés » contenaient beaucoup d'harmonica. Au début je les ai virés... et puis j'ai trouvé d'autres idées. Je me suis dit que je n'avais plus besoin de l'harmonica. C'est tout un truc. Une fois dedans, ça se passe vachement bien; j'espère que ce soir ça va aller. Je sais que le concert d'avant-hier était super. C'est toujours pareil : lorsque le concert est une réussite, tu es content d'être là; quand le concert — à mon avis — est moins réussi, tu te dis : « Pourquoi je suis parti en tournée ? »

Deux coups frappés sur la porte et Jean-Claude débarque avec les musicos, les « cakes », comme ils se sont autoproclamés. Tradition rock' n' roll oblige, c'est l'heure où ils boivent le coup avant de monter sur scène. P'tit blues aboie tandis que le Chivas Regal doré coule dans les gobelets de plastique blanc.

Sa guitare à la main, avant que Christian, qui assure le backline, ne passe l'em-

barquer, Paul explique : « Le seul truc que j'ai, c'est à la fin quand on fait... poum chack... c'est là que j'hésite, est-ce qu'on ne fait pas un tour de plus de batterie ? Si je fais « combien de fois enfermé... sans écoute ni regard pour ces milliers d'histoires; » y'a que si je le place après cela devient plus lisible pour moi au niveau du chant. Il est en l'air par rapport à ma dernière note. Bon, on verra quoi !

Allez, tchin' tout le monde...et on y va !

Ce soir, le Zénith d'Orléans est enfiévré. Dans la pénombre et sous la clameur, Paul, Gloria et les musiciens traversent la zone backstage pour gagner la scène. Paul s'avance seul dans le halo de la poursuite, chacun gagne sa place, 1, 2, 3, 4. le show démarre sur le speed des accords de « En route » et le Zénith décolle pour un festival d'émotions multicolorées et de dextérités pudiques.

Deux heures, quelques litres de feeling et de sueur plus tard, l'armée de fourmis des roadies s'empare de la scène. Les semi-remorques investissent les lieux pour charger le matos avant de s'avalier la poussière des 460 kilomètres qui séparent Orléans de Bordeaux, la prochaine date, le surlendemain. L'artiste et les musiciens passent la nuit en ville.

ORLÉANS, DÉPART BORDEAUX, MERCREDI 25 MARS Le

soleil est déjà haut dans le ciel, lorsque s'ébranle le bus blanc de la « Route 97 ». Sumommé par Gloria « Le petit crustacé », Ahomar le chauffeur/supervendeur du « merchandising à Paulo » est à la direction assistée des commandes. Olivier, le clavier pianote — normal ! — sur son ordinateur portable, histoire de dénicher « le super restau gastronomique qui tue » à Bordeaux. « Combien de caisses ?... c'est du 90...je sais pas moi... plein... » affirme Michel, le saxo en ligne sur son GSM avec son pote Didier Dubois, le fameux récoltant viticole touché par la grâce de Saint-Émilion. Christophe, le bassiste, contemple la route derrière ses verres fumés tandis que Gloria parcourt la presse. Sourire : la chronique du concert dans la Nouvelle République de la veille est très positivement intitulée « Le blues renversant de Paul Personne ».

À l'arrière de sa Paulomobile, notre héros commente sa mallette à trésors, son « rocke en ville », où il a entassé la moitié de la discographie des Doors (« J'ai toujours trouvé que les Doors étaient un groupe de blues »), un recueil des textes de Dylan jusqu'à « Blonde On Blonde », un micro-ampli de guitare et quelques skeuds frais comme l'album éponyme du jeune prodige bluesque, Jonny Lang, qui tourne sur son ghetto-blasteur. P'tit Blues somnole à ses pieds. Et tandis que défile la « Route 97 », on évoque avec Paul son incontournable coutume de bouger les choses d'un soir sur l'autre.

PP : Au début, tu te fais ta liste idéale, approximativement.

Et tu vois ce qui se passe selon les concerts. Là ça décroche peut être, là, ça devient un peu chiant. Alors, suivant les morceaux que tu as choisis, tu en décales un et cela peut tout changer. Je suis hypermaniaque là-dessus. Comme pour la liste d'un album, je regarde le tempo, la tonalité... si tu fais quatre morceaux d'affilée en « mi », au bout d'un moment, les gens ont tendance à décrocher. **Il faut donc disposer les chansons pour déclencher des éveils d'oreilles. Des trucs qui nous titillent aussi lorsqu'on joue nous évitent de tomber dans le ronron.** C'est un vrai puzzle, dès que tu changes un élément.

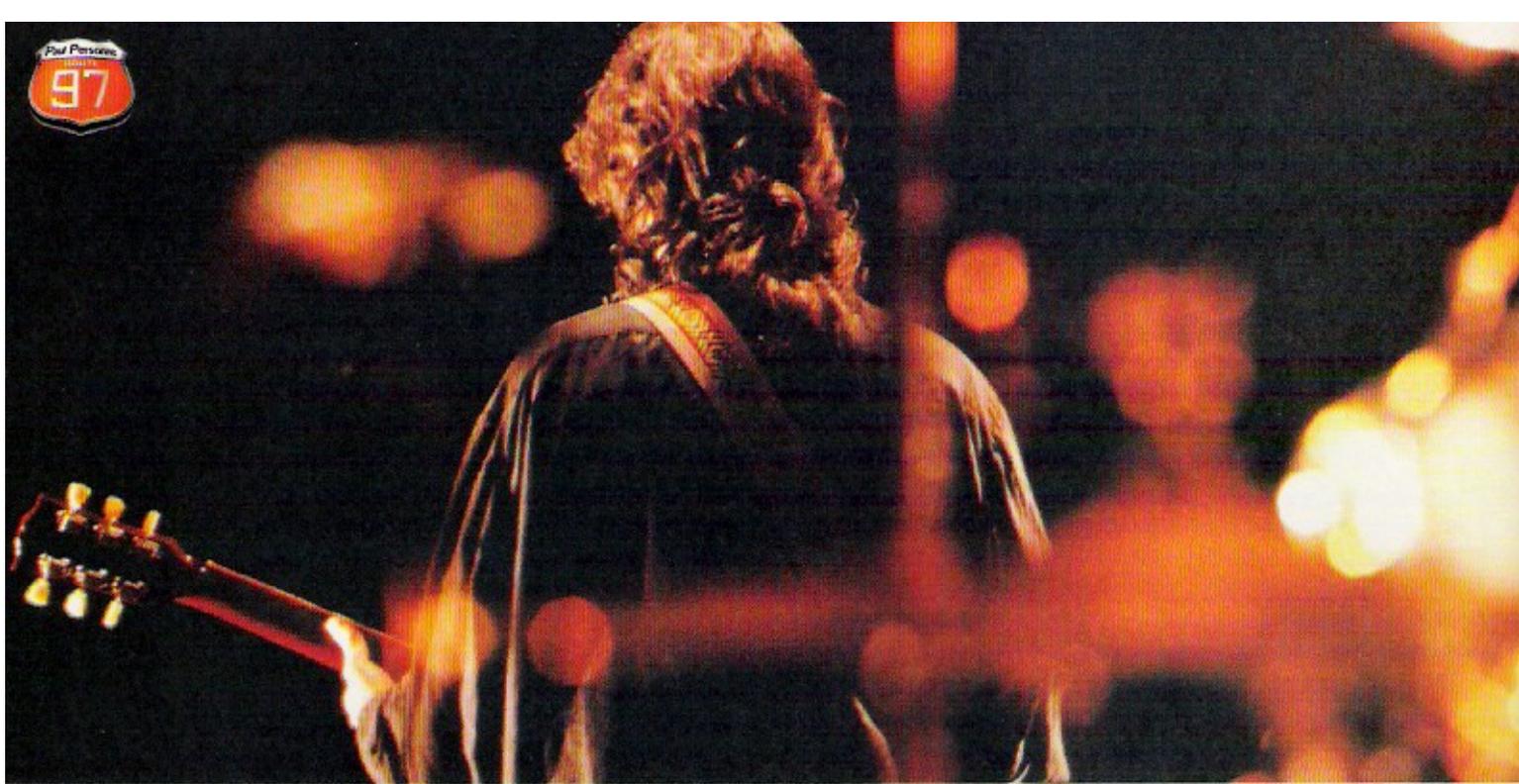
L'autre jour, j'avais remarqué que après « Plus loin d'ici » il y avait une baisse de tension; il fallait donc placer un autre morceau dans la foulée, histoire de faire un peu monter la sauce.

Je colle un rock'n'roll... mais; cette fois; on tombe sur un public beaucoup plus attentif. En fait, il n'y en avait pas besoin ce soir-là; cela pouvait très bien passer sans les secouer d'un bon vieux rock dans les gencives. Même les cooleries, ils les admettaient complètement.

Il y a toujours des moments où tu ne sais pas ce qui va se passer, tu es donc obligé de prévoir le minimum. Hier, j'ai encore changé deux ou trois trucs une demi-heure avant de monter sur scène. Jean-Claude venait me voir : « Qu'est-ce qu'on dit à Max pour ses lights ? Qu'est-ce que tu veux faire exactement ? » Je lui dis : « Je n'en sais rien. On verra. » Il y avait un truc qui clochait, alors en répétition on a tenté d'autres liaisons. Dans le bus, lorsqu'on roule vers la prochaine date, j'y pense sans arrêt. Dans ma tête, je trafique les arrangements en me disant « on répètera à la balance demain ». Arrivé en ville, tu essaies sur la scène; mais tu n'as pas tout à fait dans les mains le nouvel arrangement... Ce qui est bien, c'est qu'avec les « cakes », on se connaît à fond. Ça nous permet de toujours rouler au quart de tour; mais dans le speed du concert, on peut toujours commettre des erreurs. Avec le trac, tu n'as pas la même vigilance qu'en répète ou en balance.

B : Cela doit dépendre aussi des salles, non ?

PP : À Besançon ou Marseille, c'étaient des salles rock'n'roll, pas des Zénith comme hier soir. C'est bien plus chaud, **la gratte, à la fin, est trempée.**



À Marseille c'était un vieux théâtre avec balcon au fond, hyperchaleureux. C'est dans des endroits comme celui-là que tu réalises que le même show ne colle pas à toutes les salles. Tu te retrouves dans une salle où les gens sont bien assis dans des fauteuils rouges, à la limite certaines ballades passeront vachement mieux. Alors que lorsqu'ils sont debout et serrés, ça bouge plus, c'est plus perturbé, tu vois. Il suffit qu'il y ait un bar au fond qui marche en permanence, t'as des morceaux qui passent plus ou moins bien.

J'ai envie de générer des émotions différentes. À certains moments du gig, lorsque cela devient plus cool, tu te dis : « Putain le mec, il aime le rock'n'roll, mais il sait aussi être sensible. » Lorsque tu assistes à un concert de Van Morrison, tu sais d'avance que cela va être cool; mais moi je mélange des titres un peu speedy et rentre dedans avec d'autres beaucoup plus cool. Tu as des moments et des salles qui vont préférer les trucs rentre dedans, et lorsque tu débarques avec ta coolerie, elle tombe un peu à plat. Mais tout le monde n'est pas forcément comme les trois mecs un peu faits du premier rang qui n'ont envie que de speed et de rock'n'roll.

B : C'est pour cela que tu places ces plages instrumentales sur tes albums, pour ménager ce genre de transition ?

PP : Sur scène, je fais un peu la même chose; il y a de nombreux instrus et puis quelques solos. Même là, tu as vu la dérivation de « Plus loin d'ici », c'est un petit bout que j'ai rajouté car sinon on la faisait presque comme sur le disque. Mais avec ce riff qui me trottait dans la tête, je savais que ça pouvait le faire. On l'a répété vite fait en le collant à « Plus loin d'ici », et cela fait extension du morceau; mais quelque part aussi, cela n'a rien à voir et c'est comme un départ vers l'ailleurs. J'aime bien ces trips instrumentaux; on verra, à la prochaine tournée, je me déciderai peut-être à prendre un chanteur !

On a changé pas mal de trucs, au fil des dates, mais comme je le disais l'autre soir à un journaliste : « La seule chose qui ne se répète pas, c'est la complicité ».

Les musicos, non seulement ils sont vachement bons, mais en plus nous avons une super complicité. Et même si c'est moi qui ai le sac à dos des poursuites dans la tronche, je sais qu'avec eux je ne suis jamais seul. Parfois je me suis dit que je devrais prendre des musiciens américains. Cela joue peut-être vachement bien, mais après t'es vraiment tout seul; même si les mecs sont sympas, ils ne font que leur boulot. Là, c'est autre chose.

L'autoroute défile inexorablement sous les roues du bus, tandis qu'à l'arrière Paul reste avec P'tit Blues et toutes ces questions qui rebondissent inlassablement dans sa tête en nourrissant son spleen. Ce doute permanent, cette faiblesse apparente transmutée en force créative, c'est là que naît tout le blues de Personne.

PARIS, OLYMPIA, MARDI 1er AVRIL Après avoir enchaîné/déchaîné Bordeaux, Caen, Brest, Rennes et Le Mans, la « Route 97 » s'installe pour trois jours — et son skeud capturé live — à l'Olympia. Tout autour de la salle, le bloc entier n'est qu'échafaudages et toiles tendues comme un jouet surréaliste emballé par Christo.

Avenue de l'Opéra, tout l'immeuble n'est qu'une façade aveugle, un décor en trompe l'œil hollywoodien. Mais à l'entrée du music-hall, les lettres géantes de néon rouge sont bien réelles. **Dans deux semaines, la vieille dame parisienne sera démolie...** puis reconstruite à l'identique à quelques mètres pour une réouverture cet automne.

Devant l'entrée des artistes, Ian Taylor est aux commandes, face à la console des 48 pistes du Manor mobile studio. L'homme qui a réalisé tous les derniers albums de Paulo affine ses réglages en observant sur ses écrans de contrôle la balance qui se déroule sur scène.

À l'entrée des backstages, Marcel, le régisseur, fulmine comme à l'accoutumée. Trop de monde, trop de speed.

À la fin de la balance, Paul et ses « cakes » vont se restaurer au catering du premier étage. En avalant ses pâtes, Paulo peut découvrir par la fenêtre ouverte les ouvriers casqués qui achèvent la nouvelle scène de l'Olympia comme si le passé et le futur pouvaient se conjuguer au présent.

Après la cérémonie du pot « rock 'n' roll », dans la loge de Paulo, la sonnerie de cour de récré retentit. Une dernière plaisanterie pour oublier les quinze mètres qui les séparent de la scène et Paulo plonge sous la douche blanche des poursuites lumineuses. Applaus et tout le monde se met en place pour l'intro boogie instrumental de « En route ». Gloria sur le côté filme la scène avec son caméscope. La grande brune, lorsqu'elle n'assure pas les chœurs, a toujours l'œil dans le viseur.

« Encore à l'essai », superbe ballade mélodique du dernier album, s'enchaîne au rock speedy de « Que l'rock ait ton âme » où se distingue déjà le sax virtuose de Michel Billes.

Sans jamais perdre son souffle, à la fin de chaque morceau, Paulo se retourne vers les musiciens pour asséner son riff final. **Comme ses héros du blues british, Mayall et Clapton, Personne cultive son blues rock dans l'équilibre entre la technique et l'émotionnel.** La tête, mais aussi le cœur !

Au fil des titres, Paulo nous fait voyager du blues du bayou aux influences latines de Santana, fusionnant à sa manière propre et avec une rare finesse, le blues, le rhythm' n' blues, le rock'n'roll et son identité française.

Unis comme les doigts de la main, les « cakes » font rouler le bon temps à ses côtés. Les cheveux au vent comme un chef comanche, Olivier se défonce sur ses claviers. Plus discret mais tout aussi killer, Christophe fait pulser sa basse. Enfin, derrière ses fûts de batterie, Philippe « tonton » déclenche le tonnerre. « Attaq' », « Plus jamais m'laisser blueser », « Quelqu'un appelle », « Le rêve sidéral... », « Funambule Déprim' », « Barjoland », « General Lee » et tant d'autres, dont les arrangements se distinguent farouchement des versions albums, emportent le vieil Olympia comme une lame de fond. Guitariste héroïque, les doigts de Paulo courent leur marathon inlassable sur le metal des cordes. Ces accords qui déclenchent d'infimes décharges électriques au fond de nos tripes ne savent pas tromper : ce blues qui n'appartient à Personne nous pouvons aussi le revendiquer, et c'est sans doute ce qui le rend si précieux.

Après la clameur des rappels, Ian Taylor vient frapper à la loge de Paulo. Son sourire aux lèvres est un aveu qui ne peut tromper : le live est en boîte, mission accomplie. **Gérard BAR-DAVID**